

Lurelu



Histoires de chat

Francine Sarrasin

Volume 42, Number 3, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92486ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

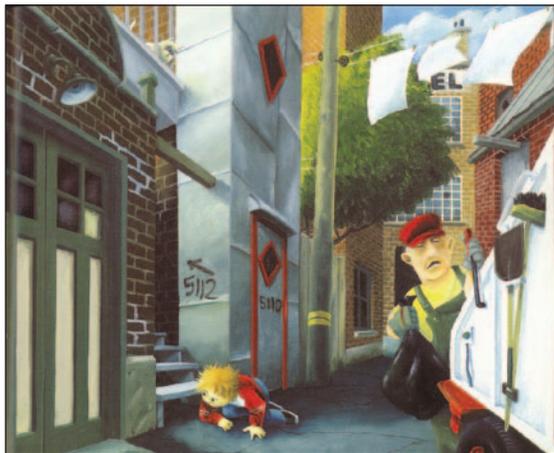
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2020). Histoires de chat. *Lurelu*, 42(3), 69–70.



Histoires de chat

Francine Sarrasin

Imaginer quelque chose d'agréable et doux, quelque chose de parfaitement chaud et qui ronronne. Le chat, qui se love dans les albums de ma bibliothèque, occupe le premier rôle de cette chronique. Il en est le sujet, le témoin, le prétexte. Mais, s'il s'insère dans les histoires, il n'est pas toujours aussi indépendant qu'on pourrait le croire. Il se présente la plupart du temps dans son rapport à quelqu'un, héros narrateur qui raconte. Parfois, de façon très subtile, c'est lui, le chat, qui entreprend la marche à suivre et décide du déroulement du récit.

Jeu de cachecache

Stéphane Poulin, dans *As-tu vu Joséphine?* (Livres Toundra, 1986), trace les détours d'un formidable jeu de piste. À toute allure, la chatte du jeune Daniel promène notre regard de lecteur à travers les rues de son quartier en nous faisant saisir, par la bande, quelques petits moments d'un quotidien tout simple. Dans les pages de l'album, l'importance de l'animal ne tient pas à sa taille. Aucun gros plan ne permet d'honorer sa furtive présence. La chatte, somme toute bien proportionnée, est plutôt montrée de haut, de loin ou de dessous, elle se perd dans le paysage urbain des activités humaines. Et elle est rarement où on la cherche!

À cet égard, la page de l'éboueur parle d'elle-même. Dans un impressionnant raccourci, la scène propose au lecteur d'entrer aussi dans le jeu. L'énigme de cette page en dépend. Car si l'enfant penché, au centre de la page, attire notre attention, il fait aussi le pont entre l'apparente indifférence de l'éboueur, de face, à droite, et cette flèche oblique dessinée sur le mur derrière lui, et qui monte! Le reste du chemin, c'est au lecteur de le parcourir. Car Joséphine est bien là, à peine visible entre les barreaux de la clôture, sur la galerie du haut. On

pourrait facilement penser qu'elle se moque de la situation et n'attend qu'un geste pour déguerpir à nouveau. Éminemment dynamique, le rôle que prend ici l'animal joue du paradoxe de l'absence. C'est parce qu'elle disparaît que Joséphine, la chatte, devient si importante. C'est dans cet aller-retour de présence qu'elle surprend le lecteur et l'amène dans les pages de l'histoire.

Qui a vu mon chat?

Très explicite, une autre histoire de chat se lit encore à même les mots du héros narrateur. Il s'adresse d'abord à nous, lecteurs, avant de se tourner vers les autres personnages de l'histoire. Dans *J'ai perdu mon chat* (Imagine, 2008), Philippe Béha va à l'essentiel : l'enfant, seul, au centre de sa page, fait la triste constatation de la perte de son chat et, dans la page d'à côté, tout aussi seul et centré, son chat nous regarde en souriant. Si, de l'enfant au chat, le contraste d'attitude est aussi flagrant, s'il ne semble pas y avoir de connexion réelle entre les deux, c'est qu'il ne s'agit pas du vrai chat. Dans la page de droite, ce qui nous est montré, c'est *l'image* du chat, son portrait. Bien semblable à ce qu'on place sur un avis de recherche des portés disparus, ce portrait a une incidence marquante pour la suite de l'histoire. Car c'est à partir de la description de l'animal, de ses couleurs et de son nom, que va s'élaborer le mouvement de recher-

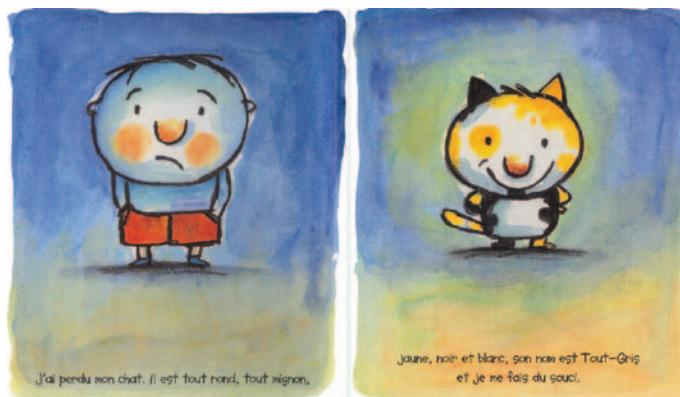
che et la suite de l'aventure. Ce formidable face-à-face fixe, en effet, les éléments de la quête. «J'ai perdu mon chat. Il est tout rond, tout mignon, jaune, noir et blanc, son nom est Tout-Gris et je me fais du souci.»

Le portrait agit comme une véritable clé, un élément déclencheur qui oriente tous les efforts. Pour la couleur, il faudra passer par le jaune du léopard, du canari, du poisson, le gris du cochon, le noir du pingouin, pour la forme, la rondeur de l'éléphant, du mouton... La ressemblance au chat Tout-Gris ne peut être immédiatement exacte. C'est l'intérêt de l'affaire! Et on se plaira à apprécier les gestes que posent les enfants de l'histoire pour ramener au jeune héros, au fil des pages, ce qu'ils croient être son chat. S'il s'agit d'autres animaux, différents, si l'entraide est infructueuse, elle n'en est pas moins généreuse. En écho, on observe une bonne dose de sollicitude de la part du jeune exploré qui accueille gentiment tous les animaux jaunes, noirs ou blancs qu'on lui apporte, même s'ils ne sont pas son chat. Jusqu'à la toute fin, malgré les marques d'amitié des enfants et la présence de cette étonnante ménagerie, le héros se sent seul et s'ennuie. Son chat Tout-Gris lui manque. Et comme si de rien n'était, le chat réapparaît. Du haut du placard, il n'était apparemment même pas parti.

L'histoire ferait référence à deux réalités contradictoires : l'attachement et l'indépendance. Le lien de l'enfant à son petit animal et la proverbiale liberté de l'animal. Il n'en demeure pas moins qu'en fin de parcours, les deux protagonistes se retrouvent, côte à côte, visiblement heureux d'être ensemble.

Chat de nuit

Le chat du *Voyage au clair de lune* (Héritage, 1986) a, lui aussi, du bien-être et de la tranquillité. Marie-Louise Gay en fait un acteur de son histoire, mais un acteur témoin, important et





70

brille l'oreille d'un chat



plutôt silencieux. Dès les toutes premières pages, la caméra s'amuse d'abord à fixer, en gros plan, l'oreille et le chat endormi puis le chat et le lit et la chambre de Rose. En agissant ainsi, l'illustration donne une belle place au félin! Cette longue introduction imagée facilite l'inscription de la nuit comme principal décor. Une nuit où le rêve va bientôt s'immiscer dans le réel en proposant aux enfants une balade au clair de lune.

Pour cette portion de l'aventure, le chat se fait discret... jusqu'à ce que lui soit présenté cet étrange réceptacle. C'est bien connu et les scientifiques le disent, le chat aime se blottir dans des lieux fermés : ainsi peut-il conserver sa chaleur et se sentir en sécurité. Peut-on ici voir l'étrange bateau, tenu à bout de bras par les enfants, comme un lieu de sécurité pour le chat? Par sa position couchée dans l'image, ce bateau n'a-t-il pas aussi un peu du berceau? À considérer la scène, le chat qui nous regarde s'y trouve épanoui et heureux. Au surplus, il corrobore parfaitement le titre de l'album : *Voyage au clair de lune*. Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit. Il faut penser qu'avec les enfants et le chat, la lune tient un rôle déterminant dans l'histoire. C'est par elle que s'enclenche le mouvement d'avancer jusque dans la mer du bout du monde. Avant même que les éclairs de l'orage ne sectionnent la séquence de la grande double page, cette lune aura fourni une bonne dose d'énergie. Comme du combustible, un élan pour aller plus loin et même si la destination n'est pas bien définie. La lune-bateau amènerait les

voyageurs vers un lieu autre, un ailleurs qu'on ne peut trouver dans la stricte géographie de l'espace. Ils y voguent jusqu'au point de rupture quand le passage du rêve au réel les fait chuter dans la nuit du lit.

L'expédition a eu l'audace de déjouer l'espace et le temps, de composer avec le rêve autant qu'avec le réel. En point d'orgue, le chat, endormi dans son croissant de lune, rêve peut-être de voyage...

Moi, mon chat...

Du début à la fin, l'histoire de Christiane Duchesne qu'illustre Pierre Pratt (*Moi, mon chat*, La Bagnole, 2014) est racontée en voix hors champ. On y décline, au présent, les moments de la vie du chat, ses exploits, ses habitudes, ses goûts, ses peurs et, bien sûr, son lien avec la narratrice. Comme l'absence définitive de l'animal n'est pas clairement exprimée, l'atmosphère n'est pas non plus à la nostalgie. «Moi, mon chat, il est en voyage. Il a sa valise de chat avec son vieux lapin tout recousu dedans, son lit et ses deux bols, un pour l'eau, l'autre pour les croquettes.» La narratrice s'efface volontiers pour donner toute la place à son chat, le décrire, le raconter, page après page. Comme un journal de bord, un album de souvenirs.

On observe quand même un tranquille réalisme dans la formulation : c'est comme si la fillette savait très bien la mort de son chat et qu'au fil du récit elle aidait le lecteur à prendre progressivement conscience de

cela aussi. «Il est tout blanc. Heureusement que j'ai sa photo. Comme ça, je peux le voir tous les jours, même s'il est parti.»

Ailleurs, elle dit : il sait faire des sourires. «Quand il sourit, je sais qu'il est heureux. Là où il est, il doit sourire tout le temps.» Cette phrase accompagne le portrait du chat, qui, tout blanc sur fond vert, semble poser pour nous. Comme il est le principal sujet de l'histoire, la plupart des planches le présentent de près. Sa blancheur éclate sous les contrastes foncés. Elle a de la lumière et on dirait qu'elle laisse filtrer autre chose, comme une subtile présence, presque irréelle. «C'est dans le ciel qu'il voyage, je l'ai deviné depuis longtemps. Et le soir, il se couche, juste au-dessus de chez moi... Il veille sur moi... il me regarde... j'entends sa voix...» Entre le texte et l'image, le dialogue est riche de contrastes stimulants. Quand l'image place le chat au milieu de larges paysages anonymes, le commentaire de la fillette assoit l'histoire dans ce qu'il y a de plus réel. Même si, à certains égards, cette réalité n'est pas tout à fait dite.

Du chat qui fuit à celui qu'on cherche, du chat qui dort ou de celui qui voyage... cet animal a de la douceur, il est agréable à caresser. Pour l'enfant qui raconte, le contact avec le félin reconforte. Mais, on le sait, le chat est d'une formidable indépendance. Que ce soit dans la réalité ou dans les pages des albums, ce trait de caractère à quelque chose de curieux et fascinant en même temps qu'il entretient volontiers l'élan qui nous porte vers lui.

lu

